

Pendant ce temps, au fin fond de l'Anatolie, Cinar est amoureux.

Ses vêtements, son allure, tout porte à penser qu'elle aussi n'est là que pour l'été. Tous les après-midi, elle se tient assise sur une chaise de cuisine devant la maison d'en face. Le regard vague, elle a l'air de rêver. Ou alors, c'est juste qu'elle s'ennuie mortellement ; il n'y a vraiment rien à faire dans ce patelin. Comment se fait-il qu'il ne l'ait pas remarquée les autres années ? Si elle avait été là, il s'en souviendrait forcément ! Cinar n'imagine qu'une seule possibilité, elle devait passer ses étés dans un autre bled paumé, peut-être chez ses autres grands-parents...

Il fait une chaleur de plomb, les adultes et les enfants font la sieste. Ils sont les seuls à rester éveillés. Les premiers jours, Cinar s'est contenté de la lorgner à travers la persienne. Et puis, il s'est enhardi. Il a lui aussi sorti une chaise et s'est assis tout comme elle, le regard apparemment perdu au loin. En vrai, il la regarde, elle. Elle est d'une beauté à couper le souffle. Comment l'approcher ? Comment lui parler ? Il ne peut pas traverser la rue qui les sépare. Elle non plus. Ils se mettraient tout le village à dos, elle surtout, on n'est pas en France, ici, les garçons et les filles ne se parlent pas. Elle n'est pas dupe, elle a bien remarqué le manège de Cinar. Le jeune homme ne lui déplaît pas, loin de là. Ah ! si seulement on était chez nous,

se dit-elle, on pourrait se parler... Ici, c'est impossible, les grands-parents en feraient toute une affaire, ils téléphoneraient à mon père et alors, Dieu seul sait ce qui arriverait. Au mieux, bouclée pour le reste de l'été...

Cet après-midi, elle n'est pas assise devant la maison. Cinar est déçu. Pire, il s'inquiète. Elle ne peut être allée nulle part, il n'y a rien à des kilomètres, rien que des champs de coton brûlés par le soleil.

*(à suivre)*